

LE COUP DE BILL'ART  
DU SOIRLa revanche  
de Saddam

Par Kader Bakou

Saddam, le chanteur du groupe de rock bleues touareg Imerhan a commencé sa carrière comme «guitare choumar». Dans la région de Tamanrasset, les guitares choumar sont ces lonesome boys chômeurs, qui chantent pour leur propre plaisir dans les immensités du «Far South» algérien. A Tamanrasset, il n'y a pas de studios d'enregistrement, ni de maisons d'édition. A l'époque, on ne pouvait même pas acheter une guitare électrique, un clavier ou une batterie. Imerhan a enregistré son premier single en Italie, grâce à l'aide d'amis. Aujourd'hui, Saddam et ses amis ont été sollicités par des artistes américains et suédois afin de participer à leurs prochains albums.

Saddam, un parfait exemple de self made man ou plutôt de self made artist.

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr



En librairie

LE DESTIN TRAGIQUE DE FATNA D'AHMED LAGRAA

## Malheurs et servitude de la femme du Sud

À travers l'histoire véridique de Fatna, Ahmed Lagraa décortique sans complaisance la société du Sud-Ouest algérien, au siècle dernier. Un drame appréhendé dans les contextes familial, social, environnemental et politique de l'époque.

Ahmed Lagraa a habité le lecteur à découvrir des ouvrages pleins d'enseignements. Ce natif de Béchar connaît si bien sa région qu'il sait en parler mieux que quiconque. *Le destin tragique de Fatna* est un livre qui regorge d'informations intéressantes pour tout lecteur curieux d'en savoir plus sur le Sud, dans sa dimension humaine et non pas dans son aspect carte postale. L'auteur y aborde des questions sensibles : traditions et mœurs sociales, particularités ethniques et culturelles, violences contre les femmes, ségrégation, etc.

De même qu'il s'est intéressé à reconstituer nombre d'aspects passionnants (mais trop souvent ignorés) de l'histoire, de la culture et de la géographie de la région. Le tout est architecturé suivant la méthode dialectique qui permet de saisir les interactions et les transformations de ces éléments au fil du temps.

Ce qui distingue également un auteur comme Ahmed Lagraa, c'est de toujours raconter des choses authentiques qu'il a vécues personnellement ou dont il a été témoin. *Le destin tragique de Fatna* n'échappe pas à la règle : c'est une non-fiction, une histoire fidèle à la réalité et ne contenant que des vérités. Un destin individuel qui, en lui-même, ne représente que quelques traits saillants, que quelques fragments du tableau d'ensemble de la société sudiste du XX<sup>e</sup> siècle. Et c'est

pourquoi l'ouvrage est tout à la fois essai, genre biographique, pamphlet et peinture de mœurs. D'emblée, l'auteur dénonce une société écrasée par le poids des traditions. Avec cette épigraphe en une de couverture : «Entre rêve et réalité ou l'enfer de la servitude honteuse de la femme sudiste (la mort est belle)». Ensuite, il soumet à une analyse critique nombre de thèmes abordés. Culture traditionnelle et violence sociale sont alors expliquées et déconstruites suivant le paradigme contextuel. Les rapports associatifs de toute cette chaîne (famille, société, politique et environnement), agissant de concert, déterminent la condition de la femme du Sud, notamment durant la période coloniale. Dans un effort didactique, l'auteur a structuré son ouvrage en 4 chapitres et 23 sous-chapitres.

Les protagonistes, eux, servent à illustrer le propos et à le rendre vivant. Fatna et les autres personnages ont réellement existé, ils ont pour fonction de densifier le contenu informationnel du récit historique et de mieux rendre compte de la complexité de la société. Ne jamais masquer les tragédies, les tabous... *Le destin tragique de Fatna* s'inscrit dans cette démarche.

Fatna est «née présumée à Béchar vers 1937 (...). À partir de cinq ans, elle est tatouée, un dessin sur chaque joue, un autre sur le menton. Comme toutes les filles du Sud, résidant en territoires militaires sous commandement de l'ar-



mée française, elle ne va pas à l'école.» Ahmed Lagraa rappelle que «au Sud ne sont concernés par la scolarité que les enfants européens, ceux des notables proches des pouvoirs coloniaux, les indigènes venant du nord du pays, installés dans des activités commerciales». De plus, Fatna «étant née de parents issus de deux tribus arabes, la mentalité n'autorise pas l'instruction des filles». Et l'auteur de préciser que les tribus arabes refusaient «de faire enseigner, même aux garçons, la langue de la chrétienté (...). Les Berbères aisés permettent seulement aux garçons de fréquenter l'école française. Quant à la population noire, son statut d'esclavage ne peut même pas effleurer l'idée d'une scolarisation en langue arabe, encore moins française». Rappel tout aussi utile de ce que furent «les statuts juridiques élaborés par la colonisation», relatifs aux quatre territoires militaires formant le Sud. Ceci «pour montrer que, si dans le Nord l'école est ouverte à tous, au Sud c'est le contraire jusqu'à l'avènement, en 1958, de la V<sup>e</sup> République française».

La fille du Sud est «interdite de sortie à partir de l'âge de 13/14 ans». Elle devient alors «une marchandise que les parents négocient souvent comme contrepartie quand le prétendant est fortuné, fatalement plus âgé que son propre père». Haïda, le père de Fatna, est très souvent absent.

Parce qu'il «a toujours servi en dehors de l'Algérie jusqu'à sa démobilisation le 31.12.1945 après une carrière militaire de 61 ans et 4 mois». Mais «le rescapé de Verdun où 28 000 «Français musulmans» (entendre par là les Algériens) ont péri pour une cause qui n'était pas la leur» est enfin de retour à Béchar.

Les événements se précipitent : il obtient «un agrément pour une activité de cafetier», perd sa femme Zineb gravement malade, se remarie avec Kawter, veuve et jeune sœur de Zineb... Quant à sa fille unique Fatna, elle a désormais un prétendant, Kahane, qui «s'est déclaré de noblesse religieuse». Pour Haïda, «l'alliance de la noblesse militaire et de la noblesse religieuse constitue l'élément dominant de l'union sacrée». Ahmed Lagraa décortique ensuite les traditions matrimoniales dans le Sud-Ouest, la constitution de l'état civil à Béchar (à partir de 1935) et les nombreux anachronismes que cela a engendré chez les populations autochtones, y compris durant la guerre de Libération. Dans le deuxième chapitre intitulé «Le contexte social», l'auteur décrit la condition de la femme sudiste durant la période coloniale. Des images contrastées : pouvoir exor-

bitant dont jouit la grand-mère, jeune fille mariée à partir de 13 ans (l'acte de mariage est établi par le cadi), isolement du monde masculin (à l'exception des filles des Harratine), «une femme ne peut jamais être interpellée par son prénom», etc. Chez les Chorfa, la condition de la femme est pire. «Depuis son entrée le jour de son mariage, elle ne peut plus quitter le foyer jusqu'à sa mort. Le décès de l'époux la libère de cette obligation», est-il souligné. En se mariant, Fatna ne pouvait évidemment se douter de «la servitude honteuse» qui l'attendait, elle qui «est inconsciente de son statut d'opprimée et de méprisée». Ahmed Lagraa donne beaucoup d'autres détails sur le poids de la tradition et des coutumes à Béchar, dont des détails parfois saugrenus et inimaginables de la vie quotidienne. En parallèle, il permet au lecteur de suivre, pas à pas, «le destin tragique» de celle qui, au final, allait être réduite à une rien du tout... Pour que le tableau d'ensemble soit plus complet, notamment à travers ses traits révélateurs, l'auteur n'omet pas de rappeler ce qui a changé ou non après l'indépendance.

Dans le troisième chapitre consacré au contexte politique environnemental, il livre, par exemple, certaines valeurs ancestrales tombées en désuétude. Il passe ensuite en revue «les couches socioculturelles» qui peuplent le Sud-Ouest, avec leurs particularités. Au temps de la colonisation, ces diverses couches comprenaient les Berbères (sédentaires, cultivateurs et monogames), les Arabes (nomades puis sédentarisés, électeurs et généralement polygames), les juifs (parfaitement intégrés, commerçants, regroupés dans le quartier juif), et la population noire. À l'exception des liens matrimoniaux (Arabes et Berbères, par exemple, ne se mariaient pas entre eux), ces diverses couches «ont vécu dans une véritable entente», alors que les Harratine souffraient de leur condition d'esclaves. «Pour utile information, ajoute l'auteur, les juifs du Sud n'ont pas eu le même statut juridique que leurs frères établis dans le Nord (...). Les juifs du Nord ont bénéficié des dispositions du décret Crémieux (1870), leur accordant la nationalité française (...), ce qui ne fut pas le cas des juifs du Sud. Dans leur départ précipité à la veille de l'indépendance du pays, les juifs du Sud ont dans leur majorité rejoint l'État d'Israël. ceux qui ont rejoint la France ont eu le même statut que les harkis d'Algérie.» De précieux éléments d'histoire et de sociologie historique complètent cet avant-dernier chapitre : la colonisation de la région, la société arabe durant la période coloniale, l'origine des Chorfa, l'épopée des Ouled Sid Cheikh. Après cette vue panoramique de l'élément humain de la région de Béchar, Ahmed Lagraa revient à sa malheureuse «héroïne», dans le quatrième et dernier chapitre. Trahise et abandonnée par son mari Kahane, Fatna va vivre une véritable descente aux enfers. «Le désespoir arrivé à son paroxysme» est décrit, de façon magistrale, dans les dernières pages du livre.

Hocine Tamou

Ahmed Lagraa, *Le destin tragique de Fatna*, édition à compte d'auteur, août 2014, 168 pages.

## CINÉMA

Projection à Alger de *Tales of Africa*, une synergie créative dédiée au conte africain

L'avant-première du long métrage d'animation *Tales of Africa*, une synergie créative de jeunes cinéastes africains conçue et produite en Algérie, a été présentée samedi soir à Alger, offrant au regard un panorama exhaustif des récits traditionnels africains. Sur une idée et une conception de Djilali Beskri remontant au 2<sup>e</sup> Festival panafricain d'Alger (5-20 juillet 2009), *Tales of Africa*, présenté devant un public nombreux à la salle du cinéma Algeria, est une collection de films d'animation appelée encore à s'étendre pour réunir l'ensemble des pays africains dans une œuvre artistique dédiée à la culture et à la sagesse des peuples d'Afrique. Six courts métrages d'une moyenne de 13 mn chacun ont constitué la première série de cette grande collection cinématographique à l'intitulé de *Tales of Africa-part 1*, mettant en valeur les récits traditionnels de la République démocratique du Congo, le Cameroun, le Bénin, le Burkina Faso, le Mali et le Sénégal, représentant ainsi l'Afrique centrale et de l'Ouest. Cette mosaïque de contes réalisée essentiellement en 2D et autres techniques cinématographiques a été marquée par l'originalité de ses contenus et la fraîcheur de ses dessins aux couleurs vives et au graphisme naturel

donnant lieu à un travail professionnel accompli avec amour et passion par Jérémie Nsengi, Wakili Adehane, Louiza Beskri, Nabaloum Boureima, Narcisse Youmbi, Ismael Diallo et Abib Cissé, formés dans les ateliers de Dynamic Art Vision, producteur du projet en collaboration avec l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (Aarc). Les jeunes réalisateurs ont réussi à établir des passerelles entre les peuples à travers les us et coutumes de chacun de leurs pays respectifs. «Le but de cette formation est de permettre à ces jeunes réalisateurs, auxquels on a cru, de travailler ensemble et de leur donner les outils et les moyens techniques nécessaires à leurs projets», a déclaré Djilali Beskri. Unis par le personnage principal de Papa Nzenu, un griot contemporain tout de blanc habillé, les pays concernés par cette première série vont l'accueillir, muni de son bâton de pèlerin et dont la charge de raconter leurs récits respectifs lui revient. Jouant au «nved» (instrument à cordes aux sonorités cristallines possédant trois caisses), Papa Nzenu, en parfait pédagogue, va alors étaler dans les récits qu'il racontera la sagesse africaine à travers la morale et les valeurs ancestrales, comme pour rappeler à l'ordre le monde actuel, en perte effrénée d'hu-

manisme, de loyauté et de toute notion du vivre ensemble.

La confiance en soi dans *Shamazu-lu*, le respect de la parole donnée dans *Le chasseur et l'antilope*, vivre du fruit de son labeur, les méfaits de la médience et la force de la vie en communauté dans *Les trois vérités*, avoir souvent besoin de plus petit que soi dans *Malika et la sorcière*, la valeur d'un geste bien intentionné dans *Le cadeau* et la nécessité de garder espoir dans *Le lutteur*, sont autant de récits aux messages riches en enseignements.

L'élan narratif du vieux sage dominant toute son ampleur à l'oralité africaine, le monde matériel s'est progressivement effacé, laissant venir l'accomplissement de soi et l'apaisement de ses tourments par la morale et toutes les valeurs ancestrales qu'elle incarne.

En présence du ministre de la Culture, Azzedine Mihoubi, de personnalités représentant les corps diplomatiques accrédités à Alger de quelques pays africains et d'élus locaux, *Tales of Africa-part 1* a été présenté au public par son directeur artistique Djilali Beskri qui a tenu à mettre en valeur le travail «remarquable» de tous ses collaborateurs, notamment celles et ceux des directions littéraire, de postproduction et d'animation.

**BASILIQUE DE NOTRE-DAME-D'AFRIQUE (BOLOGHINE, ALGER)**  
Jeudi 19 mai à 19h : Concert d'Amancio Prada «Mes années parisiennes», dans le cadre du 17<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie.  
**THÉÂTRE RÉGIONAL D'ORAN**  
Samedi 21 mai à 19h : Concert d'Amancio Prada «Mes années parisiennes», dans le cadre du 17<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie.  
**BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'EL-**

**HAMMA (ALGER)**  
Mardi 17 mai à 14h : Rencontre poétique autour de la vie et l'œuvre de Jean Sénac, intitulée «Jean Sénac, le poète de la ville».  
**GALERIE D'ART ASSELAH (RUE HOCINE-ASSELAH, ALGER- CENTRE)**  
Jusqu'au 30 mai : Exposition collective de peinture par les artistes de l'atelier Mira Naporowska.  
**PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**  
Jusqu'au 30 mai : Exposition «Les villes d'Algérie».

**TOURNÉE ARTISTIQUE DES GROUPES IMZAD, FREEKLANE ET DZAÏR**  
Le 17/5/2016 : Sidi Bel-Abbès — Maison de la culture à 19h  
Le 19/5/2016 : Alger — Salle Atlas (Bab-El-Oued) à 16h.  
**GALERIE SEEN ART (156, LOTISSEMENT EL-BINA, DÉLY IBRAHIM, ALGER)**  
Jusqu'au 31 mai : Exposition collective «Regards intemporels» des artistes Mustapha Adane, Souhila Belbahar, Salah Hioun et Rezki Zerarti.

**GALERIE AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)**  
Mardi 17 mai : Exposition de l'artiste Taieb Benabbas Bakhti.  
**MARCHÉ VOLTA (ALGER)**  
Jusqu'au 21 mai : Exposition «Picturié générale 3» avec la participation de 23 artistes dont Fella Tamzali, Maya Bencheikh El-Feggoun, Mourad Krinah, Yasser Ameur, El Panchow et Youcef Krache.  
**MUSÉE PUBLIC NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL-HAMMA, ALGER)**  
Jusqu'au 18 mai : Exposition «La

miniature tourmentée» de l'artiste Mustapha Adjaout.  
**GALERIE D'ART SIRIUS (TÉLEMLY, ALGER)**  
Jusqu'au 31 mai : Exposition «Haïk Vibes. Amour, mystère et féminité», de l'artiste Alexandra Gillet.  
**BASTION 23 (B<sup>e</sup> AMARA-RACHID, BAB-EL-OUED, ALGER)**  
Jusqu'au 11 juin : Exposition de photographies «Constantine, regards croisés, patrimoine et culture», dans le cadre du 17<sup>e</sup> Festival culturel européen en Algérie.